

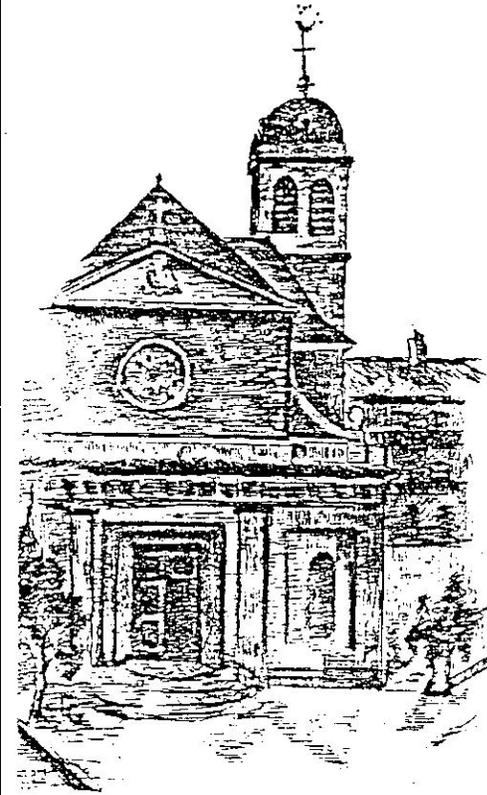
COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

N° 7 - SEPTEMBRE 1980

SORTIE DU 21 JUIN 1980

Eglises et paysages de MAURIENNE



Sans être iraccessible, la Maurienne est tout de même éloignée de Grenoble et pour une visite de la journée, en car, il convient de limiter ses ambitions, faute de quoi l'on voit tout (du moins le croit-on !), mais fort mal. Mieux vaut choisir pour garder le temps d'apprécier. Nous avons donc abandonné l'idée de nous rendre à Aussois et Sardières, Extravache ou Termignon (autrement qu'en passant) ; nous avons même avec plus de regret, remis à plus tard Bessans et Bonneval. La richesse de cette contrée est si grande qu'il nous restait encore plusieurs morceaux de choix. Un temps superbe, une discipline fort courtoisement consentie, garante du respect de l'horaire furent des éléments favorables. Nous avons en outre pour commenter les paysages et nommer les cimes le meilleur connaisseur qui se puisse imaginer en la personne du professeur Félix Germain, dont l'aide n'a jamais fait défaut au Comité.

PRESENTATION DE LA MAURIENNE

Qu'est-ce que la Maurienne ? Le nom désigne la vallée de l'Arc sur toute sa longueur. Creusée par un très puissant glacier, elle forme une auge aux versants abrupts, se dilate dans les schistes plus tendres (bassins de La Chambre et de Saint-Jean), se rétrécit en traversant les barres cristallines (défilé de Pontamafrey). Comme toutes les vallées de même origine, la Maurienne descend par paliers successifs séparés par des « verroux » transversaux (par exemple, celui qui porte les forts de l'Esseillon, au-dessus de Modane). Le climat devient plus rude

et surtout plus sec en avançant vers l'amont, donnant un paysage végétal très différent de celui de Tarentaise.

La fonction principale de la Maurienne a été le passage de France en Italie. Les Romains ne l'utilisèrent que médiocrement, mais c'est par là (Col du Clapier, 2 482 m, au sud du Mont-Cenis) fort probablement que passa Hannibal. Le Moyen Age, par contre, manifesta sa prédilection pour cette voie que fréquenta Charlemagne. Charles le Chauve, de retour de Rome, mourut à Avrieux en 877. Jusqu'au XIX^e siècle, l'accès au col se faisait par le « chemin de ramasse » par où l'on montait péniblement (les voitures étaient démontées), mais le long duquel les hommes de Lanslebourg, les « marrons », descendaient les voyageurs à des vitesses impressionnantes. L'empereur Henri IV d'Allemagne, allant à Canossa, franchit le Mont-Cenis en plein hiver. L'impératrice et ses dames suivirent cousues dans des peaux de bœufs et halées sans plus de façon !

C'est Napoléon qui décida de faire de cette voie l'axe de la liaison carrossable Paris-Rome, pivot de l'Empire. M. Dausse, ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du Dauphiné sous Louis XVI, dessina la route dont le tracé n'a pas changé depuis : seule la chaussée a été élargie. L'hospice médiéval fut agrandi. Il a disparu aujourd'hui sous le lac artificiel créé dans la vaste dépression glaciaire qui relie les versants français et italien. Durant quelques années, sous le second Empire, une voie ferrée à crémaillère longea la route : le chemin de fer Fel, qui l'utilisait de Saint-Michel-de-Maurienne à Suse, gagnait du temps sur les diligences.

Seule l'ouverture des grands tunnels a permis à la Maurienne de jouer pleinement son rôle de liaison. En 1871 était inauguré le tunnel ferroviaire du Fréjus (12,8 km) percé grâce aux procédés techniques mis au point par l'ingénieur savoyard Sommeiller. Le tracé de la ligne d'accès fut particulièrement difficile entre Saint-Jean-de-Maurienne et Modane : la pente est forte et la gorge souvent étroite impose des courbes serrées. On connaît

effroyable accident de 1917 : un train de permissionnaires revenant surchargé du front italo-autrichien, s'emballa, tous freins bloqués, prit feu (à cause des étincelles des roues patinant sur les rails) et sortit de la voie dans le virage qui précède Saint-Michel. (Un témoin du drame, présent dans le second car, nous montra l'endroit exact). Avec plus de 700 morts, ce fut probablement la plus meurtrière des catastrophes ferroviaires. Cette année, enfin, l'inauguration du tunnel routier du Fréjus (août 1980) vient conforter la vocation de la Maurienne.

On doit encore rappeler que la Haute-Maurienne a été durement éprouvée par la dernière guerre. Evacuée en juin 1940 lors de la déclaration de guerre italienne, la population réintégra ses villages avec son bétail, mais ne fut pas libérée par les Alliés en août 44, comme le reste de la France. Les troupes alpines allemandes, fortement retranchées, résistèrent avec efficacité et les combats pour les déloger furent longs et durs. Après Modane, qui avait subi en raison du rôle de sa gare de sérieux bombardements, Bessans (13 septembre 44) et Lanslebourg (20 septembre 44) subirent de sévères représailles et furent en partie rasés.

CATHÉDRALE DE ST-JEAN-DE-MAURIENNE

L'édifice le plus ancien que nous ayons visité est certainement la crypte de la cathédrale de St-Jean. La ville de « Maurienna » (citée au VII^e siècle par Grégoire de Tours) donna son nom à la vallée et y ajouta pour sa part celui de St-Jean lorsque sainte Thècle eut rapporté d'Orient trois doigts du Baptiste. Une cathédrale fut édifiée à l'époque carolingienne, dont il reste la crypte (décoiffée de ses voûtes), remise au jour lors des travaux entrepris en 1961. Certains chapiteaux, simplement gravés, ne sont pas sans rappeler ceux de notre crypte Saint-Oyand. D'autres, mieux modelés, datent de réfections intervenues aux XI^e et XII^e siècles. Après les dévastations opérées par les Sarrasins (mais on a vu que la Maurienne ne doit pas son nom aux « maures »), une nouvelle cathédrale est élevée, en style roman, entre 1040 et 1075. Les murs et les piles de la nef et des bas-côtés actuels remontent à cette époque. Au XV^e siècle, en deux étapes, des voûtes gothiques et un chœur de trois travées sont ajoutés. Les récents travaux de nettoyage ont admirablement remis en valeur l'architecture puissante et les riches objets mobiliers qui rendent précieux l'intérieur de la cathédrale : le ciborium (XV^e siècle, cf. celui de N.-D. de Grenoble) ; les stalles de noyer sculpté, divers autels et retables de l'époque classique. Le cloître fleuri, caressé d'un rayon de soleil, mérite par sa grâce et aussi par sa collection lapidaire, une attentive considération.

EGLISES DE HAUTE-MAURIENNE

Au-delà de Modane commence la Haute-Maurienne, dont les églises auront étonné ceux d'entre nous qui ne les connaissaient pas. Elles répondent à une disposition originale, différente de celle qu'on trouve en Tarentaise par exemple. On entre dans un vestibule, parallèle à la façade occidentale, utile transition entre le froid et la neige extérieurs et la chaude atmosphère de l'église. La porte d'entrée de la nef, bien abritée des intempéries, peut être richement décorée, comme à Avrieux. La nef selon l'importance de la paroisse, s'accompagne ou non

de bas-côtés. La dernière travée, qui abrite l'autel, est presque toujours coiffée d'une coupole éclairée à sa base par quelques baies. Ce gonflement de l'espace, cette lumière qui tombe sur le sanctuaire de façon symbolique, sont d'un très bel effet architectural. A la différence des tarins ou des faucignérands, les mauriennais n'utilisent pas les clochers à bulbe, mais préfèrent la flèche de tradition gothique (cf. croquis page 3).

La richesse de la plus modeste de ces églises confond l'imagination (et il faudrait songer à toutes les chapelles qui s'égrenaient sur les versants !). Les voûtes sont ornées de stuc et de peintures. Les divers autels, eux-mêmes ouvragés (ou drapés de cuir de Cordoue comme à Villarodin), s'amplifient dans de vastes retables mis en place aux XVII^e et XVIII^e siècles (la dynastie des Clappier de Bessans en a réalisé de fort beaux, à Lanslevillard et Termignon par exemple). Dans un cadre de colonnes et de frontons, compliqués à souhait par des torsades, des enroulements et des ressauts, grouillent des voils d'angelots ; des saints protecteurs ou guérisseurs (St Sébastien, St Antoine et St Roch surtout) s'agitent dans leurs niches ; des guirlandes, des bouquets jonchent le moindre espace libre ; des vignes s'enroulent autour des colonnes. L'or et une brillante polychromie habillent toute la composition. La présence de trois, cinq, voire sept retables n'est pas exceptionnelle, même dans une petite église. Un tel luxe montre la foi des montagnards qui ont prélevé sur leurs ressources bien limitées pour le financer. Il s'explique entre autre par le souci d'affirmer par ce moyen la transcendance de Dieu, au moins autant qu'on le faisait pour les grands de ce monde dans leurs palais. Les paysans, d'autre part, trouvaient dans ces églises scintillantes d'or, remplies de senteurs d'encens et cadres de majestueuses cérémonies, à la fois une sorte de contemplation paradisiaque, avant-goût du ciel dans une vie particulièrement austère, et la seule occasion de jouir du luxe et de la richesse, destinés à Dieu, certes, mais également à l'usage des fidèles !

Les trois églises que nous avons visitées en détail répondent exactement à toutes ces données : Avrieux, Villarodin, Lanslevillard.

LES « FRESQUES »

On pare de ce nom des peintures murales qui sont en réalité seulement à la détrempe. Ces « fresques » sont une formule décorative très volontiers pratiquée dans les chapelles de montagne (qu'on songe au Briançonnais !). La Maurienne en conserve de beaux exemples. Sur le flanc nord de l'église paroissiale d'Avrieux subsistent des traces d'une suite représentant l'allégorie des vertus et des vices, selon une iconographie très fréquente dans les Alpes. Mais les deux ensembles les plus remarquables dans le domaine pictural sont incontestablement la chapelle Saint Antoine de Bessans et celle de Saint Sébastien à Lanslevillard : nous avons visité cette dernière.

Il s'agit d'un édifice votif portant la date de 1446, très bien situé sur une butte rocheuse au-dessus du village. Les peintures, œuvres d'un artiste local (ou plutôt de deux), remontent à la fin du XV^e siècle (costumes). Elles occupent des registres horizontaux superposés le long des murs de la nef rectangulaire, couverte d'un plafond de bois à caissons bleus et dorés. Dans le chœur se dresse un retable

du début du XVII^e siècle, primitivement à l'église paroissiale. C'est un long et passionnant plaisir que de détailler attentivement les scènes successives de la vie du Christ et de la légende de Saint Sébastien. Les personnages ont de beaux costumes, les architectures sont traitées de manière décorative, sans souci de proportion ou de perspective. Les tonalités sont variées, notes vives de rouge, de jaune ou de bleu-roi sur des fonds vert tendre ou gris.

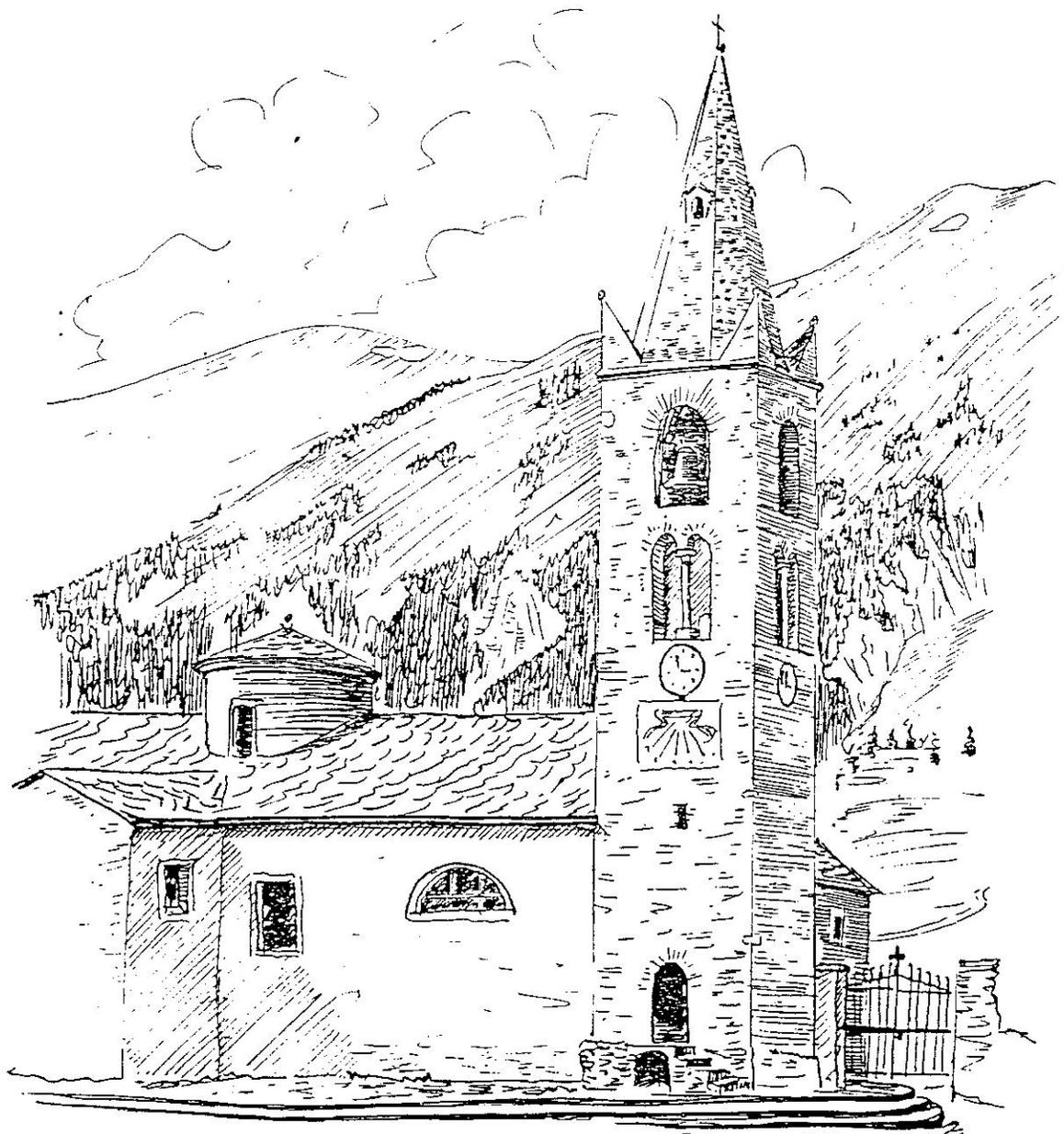
L'impression ressentie dans ces églises est très forte : toute une culture, une mentalité, un art, une foi nous sont rendus sensibles et nous aident à mieux comprendre (et aimer) les montagnards qui

ont su, malgré le poids d'un milieu difficile, ajouter aux beautés naturelles celles qu'ils ont créées avec leur cœur.

Robert BORNECQUE.

Bibliographie sommaire.

- R. Oursel : Art en Savoie (Arthaud).
- Marcel Jail : Haute-Maurienne, pays du diable ? (Editions Allier).
- Félix Germain : Cimes et visages de Savoie (Arthaud).
- Robert Bornecque : L'art religieux baroque des hautes vallées savoyardes (information régionale C.R.D.P., Grenoble N° 30).



Eglise de Lanslevillard

R. Bornecque

Où rencontrez Madame de Tencin ?

On a beaucoup parlé d'elle, de son temps... On a beaucoup écrit sur elle depuis, mais la connaît-on vraiment ?

Je pense à la Claudine de 12 ans, que sa famille envoie à Montfleury. Elle voyait, de l'autre côté de la vallée, de loin, sa terre natale et sa maison de Tencin, et, si les Dames de Montfleury choyaient la petite, ne réclamait-elle pas, dans son cœur, sa maman ?

M^{me} Guérin de Tencin, née Louise de Buffévent, pensait en premier lieu aux établissements de ses enfants, comme il était de mode... et, après, à la petite pensionnaire Claudine-Alexandrine. Parce que leurs parents avaient agi ainsi, on avait presque oublié le colporteur-orfèvre, Guérin, venu de sa Drôme, mais le fils du colporteur Antoine, avait été annobli par Henri IV, et François achète tout de suite ses premières terres à Froges, à Brignoud, avec le château du Mas. Cette famille « de petite noblesse, fort besogneuse », vit à Tencin, dans une maison-forte, accolée à la montagne, entourée de douves. Le père est Président à mortier au Parlement de Dauphiné, le fils aîné, François, est magistrat, son frère est abbé, et deviendra cardinal. Claudine est née en 1682, mais elle sera tout à fait du XVIII^e siècle, du siècle des lumières. Et on voudrait l'éteindre en la mettant sous le boisseau des Dominicaines ? Ah non ! Claudine entre à Montfleury à

12 ans. Sa sœur Angélique va épouser M. de Ferriol et quittera le Dauphiné pour Paris. Pourtant, le couvent de Montfleury anime la route de Corenc, car toute la société dauphinoise passe dans ses salons, très accueillants ! Claudine doit y rester « à perpétuité » : on l'oblige à faire ses vœux. A 17 ans, elle a « le cou long et un peu renflé », elle est aguichante, entêtée, révoltée ; les galants accourent. Parmi eux, un brillant officier, un peu son cousin, y revient souvent. Elle obtient, par lui, d'entrer comme chanoinesse, à Neuville, près de Lyon... Elle n'y a jamais été : « La résidence n'y est pas obligée ». C'est un premier pas vers la liberté ; le suivant l'amène à Paris, chez sa sœur. Chez M^{me} de Ferriol, Alexandrine plaide à Rome l'annulation de ses vœux et l'obtiendra pour « vocation obligée ». Son frère, l'abbé, Cardinal en puissance (comme Claudine, il a l'esprit de famille), lui fait connaître Dubois par lequel elle deviendra et puissante et célèbre. Son salon ne sera pas celui d'un couvent, il sera celui de M^{me} de Tencin. Oublierait-elle d'où elle est partie ? Elle règne, elle écrit, a des amants célèbres ; elle « qui n'oubliait rien (sinon son fils, le savant d'Alembert) et retenait tout », cette femme incorrigible, galante, intelligente, indépendante, que nous évoquions à Corenc et à Tencin, était-elle encore Dauphinoise ? Qu'en pensez-vous ?

M.-H. FOIX.

Notules

Nous sommes tellement habitués à voir les clochers sombres de nos églises, que celui de Sassenage, restauré, nous éblouit par sa blancheur. Vite, qu'elle s'atténue...

Par contre, les Dames des Trois Dauphins, dans leur blondeur retrouvée, nous donnent envie de répondre à leur sourire. Avez-vous remarqué que chacune a le sien, discret ou forcé ? Toute la façade sur Félix-Poulat est traitée dans une harmonie douce, fort heureuse. Soupir de soulagement !

On se plaint à Herbeys... et c'est avec raison, car la petite église, que nous avons visitée, avec le château, possède deux tableaux (venus antérieurement du château certainement) ils sont en mauvais état et mériteraient une restauration.

Nous nous plaignons encore du traitement honteux subi par la statue d'Hercule, au Jardin de Ville. Cette œuvre de Richier, qu'elle soit ou non le portrait de Lesdiguières, mérite le respect. On le bariole, on le massacre de jets de peinture. Il lui faudrait un gardien (car il n'y en a plus au Jardin de Ville). Mais c'est sans doute un gardien de nuit qui serait plus efficace ?

La Vasque Olympique retrouvée... Où reviendra-t-elle à Grenoble ? Et comment ? Par l'hélicoptère qui nous l'a enlevée ? Sa taille ne permet guère d'autre moyen.

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 25 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h 30 - 18 h 30 (au lieu de 16 h 45 - 18 h 45)

PROJETS : SAMEDI 18 OCTOBRE APRES-MIDI :

Eglises du Pinet et St-Nizier-d'Uriage - Abbaye des Minimes de la Plaine

Précisions dans la presse et aux permanences